

# Le Cateau

## Bulletin des Évacués

### Nos Morts.

*Émile Naves*, neveu de M<sup>lle</sup> Flore, chez M. le Doyen.  
— A pris part aux combats de Mangienne, Beaumont, Charleroi et de la Marne. Blessé en Argonne d'un éclat d'obus au pied, et d'une balle qui lui traversa la jambe, le 3 octobre, il avait manifesté une très vive satisfaction de pouvoir retourner au feu au mois de janvier. « Quand on prépare l'attaque, écrivait-il, je dis trois *Ave Maria*, O Marie conçue sans péché et Jeanne d'Arc protégez nos troupes. J'allume ma pipe et je marche sans peur. »

Atteint de fièvre typhoïde, il fut évacué à l'hôpital de Saint-Dizier, où il est mort le 14 juillet, administré des sacrements. Depuis longtemps il avait fait le sacrifice de sa vie pour la France.

*Louis Delmar*, lieutenant du Génie, tué en faisant exploser une mine. — Après une permission de quelques jours passés dans sa famille il était retourné au front, plein de confiance dans le succès de nos armes et avec une ardeur patriotique exemplaire.

Louis-Géry Delmar, lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment du Génie, parti le premier jour de la mobilisation comme sous-lieutenant, il n'avait pas quitté le front depuis douze mois.

Deux fois cité à l'ordre, il fut nommé lieutenant en octobre 1914, avec le motif suivant :

« A fait preuve à différentes reprises depuis le début de la campagne, et notamment à Faucouzy, où il a fait atteler et emmener une portière de sapeur-mineur et surtout une voiture d'explosifs sous un feu très vif de l'artillerie ennemie. A Reims a fait organiser défensivement un chantier de bois dans des conditions particulièrement dangereuses, officier de très grand courage et de qualités militaires très brillantes. »

Le 15 décembre, le lieutenant Delmar fut encore une fois cité :

« Pour s'être distingué dans l'organisation d'un village par la hardiesse et l'efficacité de ses reconnaissances et l'utilité immédiate des travaux exécutés. »

Depuis quelques mois la direction d'un service de mines important avait été confié au lieutenant Delmar, et tout marchait à souhait — pourtant les allemands ayant entendu notre mine nous avaient contremurés et camouflés; ceci se passait le 30 juillet dans l'après-midi.

Au dire de nos travailleurs, revenus après l'explosion allemande, nos ouvrages n'avaient pas souffert.



Néanmoins, pour reconnaître l'état de chose, des sapeurs et gradés s'engagent dans les rameaux sans se douter que l'atmosphère pouvait avoir été dangereusement viciée par l'infiltration des gaz produits par la combustion des explosifs allemands. Personne ne revint.

Le lieutenant Delmar, prévenu du camouflet, arrive, et apprenant que de ses sapeurs sont entrés dans la mine et n'en sont pas revenus, part à leur recherche. Il s'était préalablement muni d'un masque antiasphyxiant et s'était fait attacher à la ceinture.

Lui non plus ne devait pas revenir ; malgré son masque, il fut intoxiqué et il perdit sentiment. Ses hommes qui aimaient et appréciaient leur chef se dévouèrent admirablement, et au prix de bien des peines et risques, ramenèrent au jour le corps de leur officier, mort victime de son dévouement pour ses sapeurs.....

Les obsèques du malheureux officier ont été des plus émouvantes, une foule émue suivait son cortège, tous n'avaient qu'une voix pour le louer et le regretter. Le général, commandant le secteur, a tenu à saluer une dernière fois le collaborateur qu'il perdait et il fit l'éloge de sa conduite, se plaisant à reconnaître la bravoure, le sang froid, le mépris du danger, le dévouement de son officier ; d'ailleurs sa mort n'est-elle pas le témoignage de toutes ces qualités.

Le capitaine, commandant la compagnie du Génie à laquelle appartenait M. Delmar, prononça une allocution magnifique qui fit verser des larmes à tous les assistants.

**Allocution prononcée par le capitaine Ingebras, le 1<sup>er</sup> août 1915,  
devant le cercueil du lieutenant Delmar.**

« MON CHER DELMAR, MON BRAVE DELMAR,

« Les mots me manquent pour te dire l'ultime adieu, ou plutôt le suprême au revoir ! Je suis encore sous l'impression stupéfiante du coup de massue que fut pour moi la brutale nouvelle qui m'accueillit, hier, à ma rentrée de permission. Je me réjouissais à la pensée de te revoir, ainsi que nos autres camarades..., ta belle âme, hélas ! s'était envolée !.

« Nous tous, ici, réunis par la déconcertante Fatalité, nous te pleurons comme on pleure un frère. Tu étais pour nous plus qu'un camarade, plus aussi qu'un ami : il y a des liens qui se nouent sans que les mots puissent les traduire, et ceux que forgent un an de campagne commune, les fatigues partagées, les dangers courus ensemble, les bons et mauvais moments traversés de concert, sont de ceux-là. Et puis — je puis bien le dire tout haut, maintenant que tu n'es plus —

quel magnifique officier que tu faisais, quel incomparable collaborateur ! Caractère droit, intelligence d'élite, cœur d'or, vaillance à toute épreuve,.... tu étais tout cela..... et tout cela a disparu ! Aussi tu es de ceux que malheureusement on ne remplace pas, et ce n'est pas assez dire que nous t'estimions, nous t'aimions, et quand je dis « nous », j'entends tous ceux qui t'ont connu et approché, depuis le plus élevé de nos chefs jusqu'au plus humble de nos sapeurs. On a pu voir le dévouement déployé par ceux-ci pour ramener au jour au moins ta dépouille mortelle ; la croix de guerre, doublement constellée, qui brillait sur ta poitrine, témoigne de l'estime de tes supérieurs.

« Mais si c'est pour nous, tes amis, si c'est pour moi personnellement, un coup terrible que ta disparition, quelle cruauté pour le cœur des tiens ! Je n'ose pas évoquer la vision de ta femme qui bientôt..., demain peut-être.., va craindre... et comprendre..., quand elle ne recevra plus la pieuse lettre journalière ! Je n'ose pas songer aux trois petits garçons qui vont pleurer le papa qui les embrassait encore il n'y a pas quinze jours,.... non ! c'est trop horrible !... Quel choc aussi pour ton frère, à qui je viens de confier le soin de prévenir ta femme le plus doucement possible, en l'assurant au moins que si à son immense douleur peut exister une atténuation, elle la trouvera dans la certitude que son « aimé » n'a pas souffert et dans la conviction que là-haut, la place d'honneur réservée aux braves lui est, dès maintenant, acquise !

« Mon cher Delmar, je te quitte, nous te quittons : repose en paix, tu es mort en vaillant que tu étais, victime du plus noble dévouement, tu t'es sacrifié pour la France ! Nous conserverons pieusement ton souvenir et ton exemple dans nos cœurs. »

La tombe de notre compatriote se trouve dans un cimetière, près de la ligne de feu ; elle est entourée d'une petite palissade. Sur la croix se trouve gravé : LIEUTENANT DELMAR, 3<sup>e</sup> GÉNIE. 30 JUILLET 1915. Quelques couronnes déposées par de pieuses mains couvrent la terre où il repose. Il y a en particulier une couronne offerte par : *Les Catésiens du 291<sup>e</sup> et 347<sup>e</sup> à leur regretté compatriote.*

*Henri Crinon.* — A été tué au combat de Quennevière, le 15 juin.

ALLEMAGNE. — *M. Émile Duquesne*, pieusement décédé le 11 août 1915, dans sa 67<sup>e</sup> année. — Nous le recommandons aux prières de nos chers Catésiens et particulièrement de nos soldats. *M. Duquesne* témoignait le plus grand intérêt pour notre *Bulletin* : c'est grâce son extrême générosité que notre *Caisse Militaire* a pu se développer et rendre de si précieux services. Il a droit à la reconnaissance de tous et mérite le titre de *Bienfaiteur insigne*.

### Nos Blessés.

*Henri Décamp.* — « J'ai été blessé au mois de septembre dernier, dans les reins, par une balle retournée ; c'est lors de la bataille de la Marne, à La Fère-Champenoise. Je suis retourné au front au commencement de février et, maintenant, j'ai été blessé de nouveau le 13 juillet, à dix heures du soir, dans l'Argonne, au lieu dit la Pierre-Croisée, et je suis évacué dans l'hôpital temporaire n° 11, à Autun. »

*Léon Morbu.* — « Parti au front depuis deux mois du côté des Épargnes, à la tranchée de Calonne, je fus blessé le 18 juin d'un éclat d'obus à la cuisse droite, blessure tout d'abord sans gravité, mais qui est devenue, à cause du long parcours en chemin de fer par une chaleur accablante, alarmante pour les docteurs qui prévoyaient le tétanos. Je dois mon salut aux soins incessants que me donna une Sœur, jour et nuit, au chevet de mon lit. Après quelque temps de repos à Albertville, je suis rentré à mon dépôt, à Saint-Nazaire. »

*Charles Gras.* — Blessé de nouveau au dos et à l'avant-bras ; état général très bon. En traitement à l'hôpital temporaire n° 67 à Châtillon-sur-Seine.

*Gaston Bricout.* — Blessé le 2 juin, est à l'hôpital à Vittel.

*Joseph Bouvelle* (86, boulevard Paturle). — Blessé une première fois, le 11 novembre, à la jambe gauche et à la main droite par une balle explosive, a reçu de nouveau des éclats d'obus à la figure et à la main gauche, plaie profonde, au Lingekopf, en Alsace. Est soigné à l'hôpital mixte de Gray (Haute-Savoie).

*Jules Gosse.* — Blessé au genou à l'attaque de Carency, est actuellement à l'hôpital temporaire n° 11 à Saint-Maixent.

---

### Nos Soldats.

*Henry Bracq.* — A été décoré de la croix de guerre le 12 juillet. Il s'est particulièrement signalé en rapportant à l'abri son sergent-major grièvement blessé, malgré une fusillade très vive. Sa citation, à l'ordre du régiment, le 6 mai, déclare : « Aussi dévoué et courageux que calme et plein de sang-froid. Au feu depuis neuf mois. »

*Adolphe Davoine.* — A été cité à l'ordre du régiment : « S'est employé avec un courage admirable pendant toute une nuit au sauvetage de ses camarades ensevelis sous les décombres des maisons bombardées de Vieil-Arcy. »

*Émile Trouvé.* — Est promu au grade de sergent-major.

On demande des nouvelles des disparus :

Léon Pruvot, 91<sup>e</sup> d'infanterie : combat de Bolante (Argonne).

Jules Décaux, caporal, 145<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> Cie : blessé et prisonnier à Maubeuge.

Benoit Sence, 73<sup>e</sup> d'infanterie, 6<sup>e</sup> Cie.

François Cuffiaux, 19 ans, rue Fontaine à Gros-Bouillon.

Lucien Tureil, sous-officier, prisonnier de guerre, Baraque 5 A., camp de Nenenkirchen bei Rheine, camp d'origine Munster III, 1<sup>er</sup> bataillon, Wesfalen, — recherche famille Ferail, de Cambrail.

---

« Il y a un an ! » L'Exil. (Extraits de correspondances).

Durant deux jours ce fut, vous vous en souvenez, des alternatives de nouvelles pessimistes ou optimistes « Faites de petits préparatifs ; je ne voudrais pour rien au monde vous voir obligés de fuir comme j'en vois arriver en gare en pantoufles, rien que ce qu'ils ont sur le dos ! » — J'aidai donc, le lundi, à confectionner quelques collis portatifs. Quel étonnement le lendemain à la sortie de la messe de six heures : « Les trains ne remontent plus sur aucune ligne : cela va très mal ; vite, vite, faites vos paquets, nous prenons le dernier train en partance, dix heures, pour Paris. » — Me voilà en gare sous les taubes, qui déjà sillonnent là-haut. Panique indescriptible, premiers coups de feu ! Je pense à tous nos amis qu'on n'a même pas eu le temps de prévenir et qui peut-être restent au danger : oh ! que je voudrais rester ! Longue matinée ; le train a grand retard. Enfin le voilà et l'on s'entasse, les Belges émigrants le remplissant déjà. C'est donc parfait jusqu'à Creil. Changement de train : parqués cette fois 14 dans une troisième étroite et surchauffée ; de plus, pour compléter et noircir nos sombres appréhensions, notre dîner a été oublié sur la table de la salle à manger, on serre la ceinture, un petit pain échappé sera pour les enfants, d'ailleurs pour nous le cœur est trop serré. — Enfin nous arrivons en la capitale : spectacle inouï en gare du Nord ; il est huit heures et demie du soir : foule débordante nous pressant de questions. Je bats invariablement tous les hôtels sans trouver une place. Vite, un taxi, nous aurons plus de chance sans doute aux abords de la gare de Lyon moins mouvementée. En effet, je tombe mieux ; mais un restaurant ? Vite, vite, c'est état de siège et dans vingt minutes on ferme ; une omelette, c'est tout le possible pour la journée. Dormir ? Hélas ! le sommeil a fui pour six mois ; il fait place à la hantise de la hideuse réalité, aux trances mortelles pour les aimés laissés là-bas

aux périls ! — Mon plan est tel : il faut fuir le plus promptement possible de ce ruineux Paris. Muni du certificat de mon aimable hôtelier, je me rends au commissariat pour l'obtention de nos papiers ; il n'ouvre qu'à neuf heures ! Que de temps perdu ! les départs gare de Lyon s'effectuant par numéros d'ordre. Au commissariat, un crin de première qualité distribue les douceurs de ses gestes et paroles : naturellement j'y aurai ma part, mon cas n'étant pas positivement suivant les règles ; il faut cependant faire celui qui n'a pas peur et veut triompher de l'orage : « Impossible : il me faut des pièces d'identité, dit-il. — Des pièces d'identité ? comment pourrais-je vous les fournir jamais ? nous avons dû fuir en une demi-heure, poursuivis par les Boches : ce cas doit maintenant être commuñ ; à ce compte jamais nous ne pourrons quitter Paris que l'on ne tient cependant pas à encombrer à la veille d'un exode probable à son tour, etc., etc., » et l'avocat défend sa petite affaire. Bref : « De quel pays êtes-vous ? — Du Cateau, Monsieur. » Bon, voilà qu'à l'extrémité du bureau une voix s'élève : « Vous êtes du Cateau, vous connaissez sans doute M. Boulogne ? »

*Deo gratias*, cet ex-pensionnaire de notre collège sera peut-être ma planche de salut providentielle. Le fait intéressant est que mon commissaire s'est radouci et qu'il consent à tracer mon signalement et notre sortie. Je respire seulement, ce n'a pas été sans peine. — Il faut aller au Ministère. Il est une heure ; naturellement : fermé ; l'on n'ouvre qu'à... deux heures et demie. Ajoutons à cette heure l'attente de son tour, le temps des discussions, des formalités, des écritures toutes pondérées de l'employé qui n'est pas précisément poursuivi par les Allemands ; il est trois heures et demie quand nous revenons.....

..... Nous avons eu la fâcheuse idée de nous arrêter dans l'Oise, chez un oncle, où nous avons été surpris par les Allemands : nous avons été leurs prisonniers avec quelques habitants du village, et pendant toute une journée ils nous ont tenus sous les balles et les obus, leur servant ainsi de rempart. Enfin, un jour, nous avons pu nous échapper, on peut dire miraculeusement, et gagner à pieds Compiègne et après Paris. Toutes ces émotions et ces marches forcées m'ont valu un grave accident qui m'a tenu trois mois au lit ; je commence à marcher et me rends encore difficilement à l'église la plus proche pour y entendre la messe.....

... Voici que les taubes visitent continuellement la capitale et affectionnent particulièrement notre quartier : Notre-Dame. Impossible de sortir sans en voir un. On croirait vraiment que je les attire.

Chaque matin, lorsque je cours à la gare du Nord, je suis sûr, levant la tête, de voir survoler l'oiseau maudit. J'étais même dans les parages de la rue Lafayette le jour fatal où des bombes y firent tant de victimes. Irons-nous le lendemain au Sacré-Cœur ; taube ; à la sortie de Montmartre, taube, etc., etc. — Décidément il était écrit que nous devions connaître leurs engins après leurs trop fréquentes visions. Figurez-vous que le 11 octobre, tandis que tranquillement nous achevions le repas du midi, la bonne s'amène effarée : « Plusieurs taubes survolent la cuisine, tournent au-dessus du Panthéon ! » Et stoïquement, en vrai militaire qui doit éloigner tout ce qui ressemble à de l'effarement : « Eh bien, Marie, il faut les laisser. » Boum ! presque à l'instant, devant moi, à travers les vitraux, une lueur sinistre et un bruit formidable de bombe éclatant, de vitres cassées. Le projectile a effleuré la façade voisine, blessé la concierge et fait quelque casse chez nous. Mais personne n'est atteint, et la frayeur ne dure guère, car notre commandant a bientôt raffermi toutes les énergies, même celles des enfants et chassé tout sentiment de revenez-y par son esprit d'à-propos, de distractions forcées, d'assurances que tout péril est conjuré pour nous. Pour faire diversion aux impressions de nos petits, on décide d'aller aux vêpres à Notre-Dame. Fatalité ! le petit square qui l'entoure est fermé, une bombe venant d'y éclater ; nous levons les yeux : le clergé, en habit de chœur, fait l'inspection des tourelles, trois bombes incendiaires ayant été jetées sur la cathédrale. Attroupement sur les quais : une bombe, toujours des bombes ! Cela devient obsédant pour des imaginations d'enfants, et la prudence nous obligera à les en soustraire. Et l'assaut des mairies, des commissariats, des billets de réquisition de chemin de fer recommence ; quelles nausées de formalités !.....

### *Nos Compatriotes.*

On demande des nouvelles des familles suivantes :

Blanchard-Delaporte, rue de la Gare ; Thomas-Legrand, rue du Maréchal-Mortier ; Schoulwilly, 5, rue Jules-Hallé ; Pételot, 13, rue Pasteur ; Lebrun, 136, rue de la République ; Burlion-Canonne, rue de l'Écaille ; Démon-Roger, 26, rue des Hurées ; M<sup>lle</sup> Bastien, rue Ch.-Seydoux ; Dépreux, rue des Dignes ; Lenglet, Démoulin, 23, rue Auguste-Seydoux ; Ancelet, rue du Pont-Fourneau ; Lacroix, 58, boulevard Paturle ; Décamp, 72, faubourg de Cambrai.

Diot-Legrand, Saint-Souplet ; Adolphe Bouvelle, 63 ans, Coudry ; M. l'abbé Lemoine, curé, Noyelle, près d'Aulnaye ; Vêtu, typographe, rue des Fleurs, Roubaix.

1<sup>o</sup> Il indiquera sa famille et son domicile;

2<sup>o</sup> Il fera signer sa feuille par M. l'Aumônier ou un Officier.

Angers, imp. F. et J. Lecoq, rue Beaurepaire. → Ateliers : boul. Henri-Arnaud - 7145